

# STÉPHANE DUROY,

## LE TRAGIQUE AU CŒUR DE L'HISTOIRE

L'œuvre de Stéphane Duroy, empreinte de radicalité, tourne inlassablement autour des mêmes lieux et des mêmes obsessions, comme en témoigne le titre de sa double exposition au BAL et à la galerie Leica, *Again and Again*. Pendant près de trois décennies, le photographe aura côtoyé le quotidien des classes ouvrières britanniques, avant d'explorer les méandres de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle européen, et de révéler les désillusions du rêve américain.

■ PAR FRANÇOIS SALMERON

---

### *Again and Again*

Le BAL, Paris. Du 6 janvier au 9 avril 2017  
Galerie Leica, Paris. Du 6 janvier au 8 avril 2017

---

Alors qu'il travaille comme photoreporter pour des agences professionnelles, Stéphane Duroy se lance en parallèle dans des voyages au Royaume-Uni (1977), à Berlin (1979), puis en Amérique au milieu des années 1980. Peu intéressé par les commandes de la presse illustrée, à l'exception du magazine allemand *Stern* qui lui laisse une grande marge de liberté dans le traitement de ses sujets, Stéphane Duroy se montre volontiers critique envers le photoreportage, dont les codes de l'objectivité ne lui siéent guère. En réalité, les commandes qu'il réalise lui servent à financer ses périples et ses projets personnels, qui constituent bel et bien le cœur de sa pratique – d'autant plus qu'aujourd'hui, Stéphane Duroy a volontairement détruit les images qu'il a produites pour les médias, et se concentre sur l'édition de livres qu'il construit entièrement lui-même. Jusqu'en 2002, Stéphane Duroy se rend régulièrement dans les quartiers pauvres de l'est de Londres, ainsi qu'à Liverpool, Bradford ou Belfast. Son ouvrage *Distress* observe la structure sociale d'un Royaume-Uni meurtri par la crise, et nous plonge dans les conditions de vie aliénantes des travailleurs. Il révèle surtout, dans des paysages à la luminosité lugubre, des visages pétris de colère, de dureté, d'accablement – mais aussi traversés par des éclats de rire, des moments de tendresse, ou mus par une vitalité rayonnante. Si l'humain, tiraillé entre misère et espérance, se trouve au

centre des préoccupations de Stéphane Duroy, *L'Europe du Silence*, qui constitue son travail le plus important selon ses propres dires, propose un éclairage historique sur le passé du vieux continent et l'éternel retour de la barbarie. Berlin, symbole des deux Guerres mondiales et de la guerre froide, devient le terrain de prédilection du photographe. Jusqu'à la chute du Mur, la ville demeure un îlot coupé du reste du continent, où Stéphane Duroy relève les traces traumatiques de la grande Histoire qui, depuis 1989, tendent toutefois à s'estomper. Les photos de Stéphane Duroy ne doivent pourtant pas se comprendre comme un simple reportage ou une vue documentaire sur l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle. Nourri de littérature (Kafka, Brecht, Nietzsche, Cendrars) et de cinéma (Buñuel, Bergman, Fassbinder, Herzog), l'imaginaire du photographe se peuple de décors et d'atmosphères qui entrent en résonance avec les villes et les paysages qu'il parcourt, appareil en main. Ces images mentales créent un théâtre intérieur qui précède, oriente et infléchit ses prises de vue : « Je me crée un monde et ce monde déclenche en moi un besoin d'images », explique-t-il. L'empathie se trouve également au fondement de sa démarche. Car plutôt que de témoigner de manière impartiale de l'état du monde, Stéphane Duroy interagit avec les regards, les visages et les attitudes de ceux qui incarnent, à ses yeux, la tragédie humaine. Néanmoins, Stéphane Duroy reste sceptique face aux capacités expressives de la photographie. Il la juge trop figée, trop limitée et, depuis 2009, privilégie un travail d'édition inspiré de son album *Unknown*, qui retrace le chemin des exilés européens vers l'Amérique. Il confectionne des exemplaires uniques à partir des images issues



de ce livre, qu'il découpe, recolle, monte, et mêle à de la peinture, à des photographies vernaculaires ou à des coupures de presse. De New York à Butte, dans le Montana, l'œil de Stéphane Duroy s'avère lucide, clairvoyant, et nous suggère que le

rêve américain, loin de tenir ses promesses ou d'incarner un idéal de liberté, broie les humains et les plonge dans l'insécurité. ■

Naunym Strasse, Kreuzberg, Berlin, série *Berlin*.  
1979, tirage Cibachrome.



Halle, Allemagne, ex-RDA, série *L'Europe du silence*.  
1990, tirage Cibachrome.

« Le mur de Berlin est tombé depuis un an. Je reçois une grosse commande pour travailler sur l'ex-Allemagne de l'Est, et je me rends à Halle, une très jolie ville figée dans son passé, qui n'a pas trop été abîmée par la Seconde Guerre. Tout à un coup, j'aperçois cette vieille dame qui marche dans la rue, dans ce décor où les murs suintent et où les époques se mêlent. Mais ce quartier et cette période, qui parlaient du nazisme et de l'ex-RDA, ont disparu. Derrière les façades, des bulldozers cassent tout le pâtre de maisons. Maintenant, il doit y avoir des bâtiments en verre hypermodernes. »

Manhattan, New York, série *Unknown*.  
2004, tirage chromogène.

« Je me baladais un matin dans le sud de Manhattan, tout était vide, et je suis tombé sur une rue miteuse avec ce drapeau déchiré, punaisé contre une porte. Pour moi, ce drapeau correspond à la face tragique des États-Unis. Il est l'emblème des gens qui vivent dans une misère noire, mais qui croient encore en l'Amérique, envers et contre tout – même s'ils sont obèses et malades, même s'ils n'ont pas d'assurance santé, même s'ils sont obligés de faire trois boulots par jour pour s'en sortir. Malheureusement, ces gens-là ont voté pour Donald Trump, une ordure qui les méprise et qui va les écraser... C'est terrible... »





*Unknown – Tentative d'épuisement d'un livre. 2015, double page extraite du livre Unknown.*

« J'aime aller chez les gens et découvrir le décor de leur maison. Le papier peint nous livre des détails émouvants de leur quotidien. Il donne des indications sur leur provenance sociale (bourgeoise ou ouvrière), sur l'usure du temps. Il fonctionne comme un marqueur social qui codifie, détermine et étouffe les habitants. Ici, j'ai accolé ces motifs floraux à une sorte de kaléidoscope qui permettrait de voir la réalité de toutes les couleurs, à travers un éventail. Mais en réalité, il n'y a rien derrière l'image kaléidoscopique, elle représente un mirage. Cette illusion symbolise l'Amérique : on se fait avoir par des slogans, et à l'arrivée on n'a rien, ni maison ni voiture. »



Billings, Montana. 2003.

« L'Amérique est couverte de maisons qui attendent. Elles ont vécu, elles ont rendu des gens heureux ou malheureux, et renferment leurs histoires. J'ai croisé cette immense maison au milieu d'un champ, posée sur quatre roues. J'en ai fait le tour, et je me suis rendu compte qu'elle avait été divisée en quatre appartements. Cette maison fait référence à l'éphémère, au chaos, à l'absence de stabilité des exilés qui peuplent les États-Unis. Je la relie à ce mouvement perpétuel, à cette quête indéfinie des pionniers. En Amérique, lorsqu'on quitte une maison, celle-ci peut être déplacée et habitée par de nouveaux propriétaires. Les Européens en sont toujours très surpris, eux qui vénèrent leur village ou leur maison de famille. »